

Vendredi 10 janvier 2020

LES ESPAGNOLS RÉPUBLICAINS EN CORRÈZE EN 1939

par **Madame Paloma LEÓN** Licenciée en langue et civilisations hispano-américaines, traductrice du poète Manuel Rivas



Affluence record au Rex en ce début 2020 pour écouter Paloma León, tulleuse, enseignante, traductrice et autrice d'une trilogie où elle s'est fait historienne pour redonner vie à ces oubliés de la mémoire que furent ses parents, réfugiés républicains espagnols et tous leurs frères et sœurs d'exil.

Le 26 janvier 1939, la chute de Barcelone signe la victoire des fascistes sur la République espagnole légale. Seule Madrid résiste encore. Pour plus de 450 000 Républicains, femmes, enfants, vieillards mais aussi « débris » de l'armée républicaine et des Brigades Internationales, c'est la fuite, souvent dans des conditions effroyables, vers la France qui ouvre temporairement sa frontière jusqu'au début février, à ces « indésirables » dont elle n'a pas anticipé la Retirada et l'exode massif.

Les hommes sont internés dans des camps de concentration proches de la frontière -des barbelés enserrant la plage, sans abri ni eau potable ni réserves comme à Argelès-. Morbidité et mortalité sont élevées. Les conditions resteront très dures jusqu'à leur départ vers des camps d'internement et de travail forcé (les GTE : groupements de travailleurs étrangers).

Femmes, enfants, vieillards sont acheminés par train dans le sud de la France : la Corrèze (260 000 habitants) devient terre d'accueil pour 2770 réfugiés dispersés à Tulle (1611), Brive(1029) mais aussi Beynat, Vigeois, Larche. Pas d'hostilité, de la compassion, de la méconnaissance aussi : ainsi ce maire les accueillant d'un jovial « Arriba España »*. Le préfet, relayé par les maires, réquisitionne hospices, préventorium. Instituteurs et familles rurales sont sollicités. Dons, collectes, comités de soutien essaient de fournir le nécessaire à ces femmes et enfants sans nouvelles de leurs « hommes », traumatisés mais opiniâtres dans leur quête de regroupement familial. Fichées, contrôlées, découvrant une région rurale bien éloignée des centres urbains, une société où la femme reste une mineure légale, ces femmes sont interdites de travail mais à partir de septembre 1939**, tout change. D'autres réfugiés affluent. Plus question de nourrir des bouches inutiles, même reconnaissantes. Elles deviennent une main d'œuvre bon marché, contrôlée, pour les usines de la Défense nationale (la MAT), l'hôtellerie, les services aux particuliers.

Extirpés des camps, les hommes, eux, travailleront dans l'armement, construiront des barrages, seront bûcherons avant pour beaucoup de lutter pour leurs idéaux en s'engageant dans la Résistance.

Beaucoup sont restés, se sont retrouvés, ont fondé des familles comme les parents de Paloma. Leurs descendants sont nombreux. Emotion palpable, souvenirs ont nourri les échanges avec la conférencière. L'analyse historique fut sacrifiée faute de temps ... car c'était le moment de partager une galette...républicaine.

*devise franquiste **septembre 1939 : début de la guerre (mobilisation générale)

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 31 janvier 2020

DE REMBRANDT À VELAZQUEZ, PEINDRE ENTRE PAYS-BAS ET ESPAGNE AU SIÈCLE D'OR

par **Monsieur Fabrice CONAN**, Historien de l'art et conférencier



Vendredi 31 janvier, Fabrice Conan, historien de l'Art, a fait partager à une salle du Rex comble, l'exposition Rembrandt- Velázquez du Rijksmuseum d'Amsterdam. La sécession des Provinces-Unies, jeune république protestante dirigée par une riche oligarchie de marchands ne sonne pas le glas des échanges économiques et culturels avec la très catholique monarchie espagnole des Habsbourgs. Si Rembrandt demeure en Hollande, de nombreux peintres tant hollandais qu'espagnols font le voyage d'Italie en quête des œuvres de Michel-Ange, Raphaël, Titien, du clair-obscur de Caravage, de la lumière des paysages. Velázquez séjourne à Rome, Venise et Naples où il rencontre son compatriote Ribera qui y fait carrière jusqu'à sa mort. Antonio Moro naît et meurt aux Pays-Bas mais il peint l'essentiel de son œuvre en Italie, à la cour d'Espagne et au Portugal. La circulation des hommes, des œuvres, des modèles irrigue la peinture de ces artistes qui ne se connaissent pas mais partagent la représentation de l'instant, cet instant saisi dans les œuvres si éloignées par le sujet et la société évoquées que sont **Les Ménines** de Velázquez et **Le syndic de la guilde des drapiers** de Rembrandt. Tous sont sensibles aux effets du temps, sur **Les jardins de la Villa Médicis** au portail délabré (Velázquez, 1630 ou 1650) ou les maisons de Delft, fissurées (Vermeer 1658).

Les portraits de leurs contemporains, habits noirs et fraises blanches, se ressemblent dans leur fausse simplicité : en effet, souligne notre spécialiste, le noir est la couleur la plus difficile à teindre, son pigment vaut de l'or, seuls les puissants peuvent se l'offrir. Ce noir est sculpté par la lumière car poursuit Fabrice Conan, « le peintre est le vecteur de la révélation par l'art de la lumière ». Elle délimite l'espace, sublime le labeur quotidien de la dentellière de Vermeer et de la couturière de Velázquez.

Par leur science du cadrage, du contraste entre flou et netteté, du rendu des matières, par l'immersion du sujet dans un entourage vériste tels Bacchus au milieu des ivrognes au sourire narquois et provocateur de Velázquez ou le petit peuple de Murillo, par la lumière évidemment, ces peintres captent le regard du spectateur. Le « regardeur » est conduit à l'essentiel, amené de façon insensible à la méditation, à la contemplation de l'invisible et du divin : portraits de philosophes, allégories, vanités se retrouvent au Nord comme au Sud.

La religion s'exprime autant dans **L'enfant malade** de Quentin Metsu, scène de genre mais aussi piété, que dans **la Vierge à l'enfant avec anges** d'Eugenio Cajès exposée à ses côtés ou le saisissant **Mouton aux pattes liés** de Zurbaran.

Fabrice Conan donne à voir les subtiles correspondances qui unissent ces chefs d'œuvre : aux bras éployés du **San Serapio** martyr immaculé, de Zurbaran font écho les ailes battantes du **Cygne menacé** défendant son nid (la Hollande) de Jan Asselijn. Tous deux symbolisent la résistance.

Au terme de cette passionnante exploration, somptueusement illustrée, « notre guide » nous rappelle que ces artistes ne sont pas là pour représenter la réalité mais avant tout l'humanité. Rendez-vous a été pris avec notre conférencier pour de nouvelles découvertes, à la grande satisfaction du public.

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 7 février 2020

SAINT- EXUPÉRY, ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE
par **Monsieur Alain VIRCONDELET**, écrivain et biographe



Vendredi 7 février, au Rex, Alain Vircondelet, écrivain, historien de l'art, un de nos meilleurs biographes, qui nous avait déjà fait découvrir Séraphine de Senlis, nous a conviés à renouveler notre vision de Saint-Exupéry.

Proclamé écrivain le plus aimé avec Hugo, un des plus lus (**Le Petit Prince** est traduit dans le monde entier), il est pourtant un des plus méconnus. Disparu des manuels scolaires, ignoré de l'Université, figé dans un personnage de héros à la mort encore énigmatique -alors que, de son vivant, sa notoriété était immense et **Terre des Hommes** un succès planétaire- Saint-Exupéry est un paradoxe et une victime.

Paradoxe d'un écrivain courageux, mort pour la France mais ostracisé pour son refus d'avoir rallié Londres en 1940. De Gaulle, Breton et les « faux-amis » résistants de Manhattan et d'Hollywood, les communistes de 1945, ne lui pardonneront pas et le rayeront de la liste des grands écrivains.

Victime d'une légende patiemment tissée par sa famille de noblesse immémoriale et Hélène de Vogüé, sa maîtresse depuis 1925, amie de Gallimard, qui le fera publier et rédigera après sa mort, **Citadelle**. Mère, amante, sœurs se ligueront pour « tuer » tout souvenir de Consuelo, son épouse, dont elles n'avaient pu empêcher le mariage avec le « Roi-Soleil » de la fratrie.

Ainsi, Saint-Exupéry se retrouve super-héros et image pieuse, sans part d'ombre : on oublie son lyrisme, sa vision prophétique d'un monde émietté, d'une Babel où les liens entre les hommes se délitent, sa modernité et sa puissance.

La découverte des archives de son épouse Consuelo ont permis à Alain Vircondelet de retrouver la complexité d'Antoine : un homme aux fragilités immenses, dépressif, bipolaire, narcissique, « jeté dans le monde », marqué par la mort prématurée de son père (la « montagne » qui hantera son œuvre) et la toute- puissance de sa mère ; un homme à femmes qu'il considère interchangeables, qu'il semble même mépriser comme en témoignent certains écrits, exception faite de Consuelo... et de sa mère.

Antoine se sentait « délié ». Voler en groupe, réunir les hommes des différents continents par le courrier, réconcilier les Français aux choix politiques opposés, conclut notre biographe, autant de moyens de se réparer, de ne pas être seul, de se relier, d'affronter un monde désespéré, en perte d'identité : « La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier».

Peu de questions... mais beaucoup d'applaudissements pour saluer cette redécouverte, entre ombre et lumière de Saint-Ex.

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 14 février 2020

LES ENJEUX GÉOSTRATÉGIQUES DU GOLFE PERSIQUE

par **Monsieur Laurent Hassid**, Docteur en géographie



Vendredi 14 février, Laurent Hassid, docteur en géographie, nous a fait découvrir les petits émirats du Golfe arabo-persique, devenus indépendants en 1971. A l'ombre de leurs géants voisins iranien et saoudien qui partagent avec eux les richesses en hydrocarbures, ces Etats parfois minuscules sont devenus parmi les plus riches de la planète. Les pétrodollars ont transformé ces espaces désertiques, ces îles jadis royaumes des perles et de la pêche en pays au niveau de vie très élevé, au luxe effréné.

A travers l'œil du géographe, se révèlent de Mascate, capitale du sultanat d'Oman à Koweït City, de Bahrein à Dubai et Abu Dhabi, capitale des Emirats arabes unis, de gigantesques infrastructures. Les autoroutes mènent à des zones frontalières jalonnées de pylônes et de poteaux électriques alimentant l'Irak tout proche, desservent les quartiers de métropoles parfois démesurées. Mais pas de cohérence, de volonté d'aménagement, plutôt une désorganisation, une prolifération, une recherche du gigantisme pour s'afficher, prendre rang dans la mondialisation. Les revenus du pétrole et du gaz autorisent tous les investissements : dessalement de l'eau de mer pour irriguer, remplir piscines et lacs artificiels et exporter aux voisins ; pont de 30km construit en 2 ans, climatisation généralisée ou presque. Depuis 2017, le blocus du Qatar par ses voisins * n'empêche pas Doha, sa capitale, d'être un gigantesque chantier.

Toujours plus grand, plus haut, plus beau : architectes célèbres se pressent pour créer tours, îles-palmiers artificielles, hôtels ahurissants de gigantisme et de luxe, Venise-supermarché sous dôme... musées d'art islamique ou du Louvre, superbes coquilles vides à remplir d'histoire, de culture et de visiteurs nationaux, stades aux fauteuils Louis XV ... où le nombre de spectateurs ne dépasse pas le nombre de joueurs.

Tourisme, culture, sport, autant d'atouts pour créer une autre image que celle des pétromonarchies, pour attirer financiers, industriels, touristes, transportés par les meilleures compagnies aériennes au monde, hébergés dans des hôtels où vous pourrez visionner chaînes-porno à l'envie faute de découvrir ce qui se cache sous l'abaya.

En effet, insiste notre conférencier, clichés saisissants à l'appui, ces Etats sont schizophrènes, entre ouverture au monde et rigueur de l'islam, entre luxe et oisiveté d'une minorité d'autochtones et travail dans des conditions précaires, voire esclavagistes de populations immigrées d'Asie du Sud-Est.

Pakistanaï, Indiens, Philippins et autres constituent les $\frac{3}{4}$ des populations de ces Etats au régime autoritaire voire totalitaire qui leur refusent toute intégration. Des hommes essentiellement mais aussi des femmes exploitées, souvent sexuellement.

Laurent Hassid, loin d'une synthèse universitaire des enjeux géostratégiques des Etats du Golfe, nous a fait partager, sans langue de bois, son expérience de sociétés duelles où la liberté d'expression reste à conquérir, avant d'échanger avec le toujours nombreux public.

*pour l'isoler de l'Iran et le « punir » de financer le terrorisme islamique

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 21 février 2020

LES PARFUMS QUI SOIGNENT DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

par **Madame Annick LE GUERER**, historienne, professeur à l'Université de Bourgogne. Docteur en anthropologie



Malheureux les anosmiques qui n'ont pu apprécier pleinement Les Parfums qui soignent, de l'Antiquité à nos jours, présentés par Annick Le Guerer, docteur en anthropologie, philosophe et historienne d'un sens longtemps méprisé car trop lié à notre animalité et à notre sexualité : l'odorat.

Sur la table de la conférencière s'alignent les flacons renfermant les senteurs, subtiles du kyphi égyptien vieux de 16 siècles, puissantes de l'Eau de la Reine de Hongrie du XIVe siècle, du Vinaigre des 4 voleurs ou de l'Eau de Cologne, et bien d'autres encore, ressuscitées grâce à Dominique Ropion. Au fil de la conférence, le nez de nos adhérents va se familiariser avec ces effluves oubliés.

D'abord intercesseurs entre les dieux et les hommes qu'ils mènent à l'immortalité, les parfums – myrrhe, encens, nard - venus du Yémen, de Somalie, du Soudan, d'Inde, sont des concentrés d'énergie solaire. De l'Antiquité jusqu'à Pasteur, les miasmes se confondent avec les mauvaises odeurs, le nez est le principal vecteur d'infection mais attention aussi aux pores de la peau trop dilatés par les bains chauds qui peuvent favoriser l'intrusion de la maladie. Au XVe siècle, on décrète la fermeture des bains publics, lieux de débauche, et le parfum règne sans partage comme produit d'hygiène.

Mais le parfum est d'abord thérapeutique. Souverain médicament, on s'en oint, on l'avale, on l'a toujours à portée grâce aux pommes de senteur et oiselets de chypre, compositions solides où s'allient musc, ambre gris, mousses de chêne et de cyprès- d'où le nom de chypre-, amande.

A ces précieux ingrédients se sont ajoutés au Moyen-Age les « simples », cultivés dans les jardins des monastères, puis, à partir du XVIIe siècle, les plantes des jardins botaniques royaux.

Les abbayes, telle Saint-Gall, sont au cœur de la « recherche médicale » : on produit, on teste, on diffuse les recettes grâce au labeur des scriptoriums*. Hildegarde de Bingen, intellectuelle et musicienne exceptionnelle, première phytothérapeute reconnue, soigne les problèmes cardio-respiratoires grâce à un composé de fenouil, muscade et gingembre. Les Hospitaliers de Saint-Antoine utilisent la mandragore pour cicatriser les victimes du Mal des Ardents.

Malgré leur impuissance à vaincre la peste, les parfums restent la panacée. L'alcool utilisé comme solvant développe la production des « Eaux » - de la reine de Hongrie en 1366, des Carmes en 1379, de lys, exportée jusqu'en Chine par le couvent de Santa Maria Novella à Florence. L'adjonction d'agrumes signe le succès phénoménal de l'Eau de Cologne à la paternité contestée (Femenis ou Farina). Les soldats la boivent, s'en aspergent, Napoléon aussi...qui en consomme 120 litres par mois.

C'est pourtant un décret impérial qui restreindra l'usage thérapeutique des parfums jugés peu efficaces avant que le triomphe de la chimie ne les exclut de la pharmacopée.

Il faudra attendre la fin du XXe siècle pour s'intéresser aux bienfaits de l'aromathérapie et de l'olfactothérapie aujourd'hui utilisées en oncologie et en anesthésie, conclue Annick Le Guerer dont le public a salué la remarquable conférence avant de se ruer vers la table aux fragrances.

*scriptorium : atelier des moines copistes